

**MA VIE RACONTÉE À
MES PETITS ENFANTS**



Arthur Bastien

Ma vie racontée à mes
petits enfants

LE ROMAN DE MA VIE

Arthur Bastien

Droits d'auteur © Arthur Bastien
Tous droits réservés

Page de couverture : Peinture (2009) par Danielle Turcot;
mise en page par Arthur Bastien

Table

Introduction.....	1
Chapitre 1–Ma venue au monde.....	5
Chapitre 2 – Ma période de jouvence ...	9
Chapitre 3 – Mon adolescence.....	13
Chapitre 4 – Ma jeune vie adulte.....	17
Chapitre 5 – Ma vie d’adulte.....	23
Chapitre 6 – L’âge d’or.....	27
Conclusion.....	29

Introduction

Mes chers petits-enfants,
Si vous lisez ceci, c'est que je suis déjà mort depuis plusieurs années. Le monde tel que vous le voyez à présent, moi, je ne l'ai jamais vu. Je me demande à quoi il ressemble aujourd'hui, ce bon vieux monde... Le futur! De hauts gratte-ciels en verre translucide, des téléphones intelligents contrôlés par la pensée, des voitures qui s'envolent tels des avions miniatures, des robots domestiques et une foule d'autres appareils révolutionnaires qu'aucun être vivant de mon époque ne pourrait à peine qu'imaginer! Mais qu'est-ce que le futur en réalité? Rien du tout! Vous êtes dans *mon* futur,

pas le vôtre! Vous vous imaginez sûrement que dans une vingtaine d'années, tous vos gadgets ultra sophistiqués du dernier cri seront encore plus élaborés? Eh bien, vous avez entièrement raison! La science ne cesse d'évoluer, la population ne cesse de grandir et lorsque la planète sera surpeuplée, une partie des terriens devront déménager sur une autre planète, habitée ou non. Et le plus tôt serait le mieux car la terre est une bombe à retardement; tôt ou tard notre soleil bien aimé mourra, comme toute étoile, et notre terre ne s'en sortira pas vivante. Aussi triste et désolant que cela puisse paraître, il faut vous faire à l'idée: tout a une fin. Enfin bref, ceci est *le vrai futur*. Car le futur n'est qu'une illusion. Je vis dans le futur de mes grands-parents et vous vivez dans le mien. Vos petits-enfants vivront dans l'idée que vous vous faites du destin! Et vos petits enfants auront des enfants qui auront des enfants, qui auront des enfants, qui auront des enfants, et ainsi de suite. Si ça se trouve, vos arrières arrière arrière arrière arrière arrière arrière arrière petits-enfants connaîtront la fin du monde! *La fin du monde!*

La fin de tout ce que l'être humain a traversé jusqu'à maintenant! À quoi sert donc l'existence si tout le progrès humain aboutit au chaos total de l'apocalypse? La vie est un serpent rampant le long du sentier sinueux du progrès... mais le reptile court à sa perte car le sentier est terminé par le gouffre du jugement dernier! Ah, le serpent. L'on peut souvent comparer ce mince, subtil, gracieux et visqueux animal aux nombreux constituants d'une vie ordinaire, et pourtant bien remplie. Un ami apprenti poète m'a un jour dit: *Love is a snake slithering his way around your heart*, ou dans notre bonne vieille langue française, *L'amour est un serpent traçant son chemin autour de ton cœur*. Ces paroles m'ont longuement fait méditer sur plusieurs facettes de la vie. Un jour, j'ai même lu dans un roman fantastique que la mort, telle une vipère, rampait -vous pourchassait- tapie dans la pénombre. Mais peine perdue; elle finissait toujours par vous rattraper... Pourtant, pour en revenir à l'amour, le serpent n'est pas très... comment dirais-je? *romantique*, non? Mais repensez-y une minute et vous verrez que tout ce

charabia n'est en fait qu'un beau gros tas de bon sens. En parlant de charabia, j'ai mis toute ma vie à partager le désordre de ma folle imagination avec le reste du monde. Aujourd'hui, mes chers petits-enfants, le manuscrit que je vous transmets, est une version unique et inédite dont personne, sauf vous et moi bien sûr, n'a eu le singulier plaisir de connaître l'existence! Dans le document que vous tenez entre vos mains, se trouve l'histoire de toute une vie! *La mienne.*

À mes très chers

Sandra et Léo

Chapitre 1

Ma venue au monde

J'ai vu le jour le cinq juillet 2001 à neuf heure vingt-sept du matin. Je fus, et c'est un honneur, le premier des quatre enfants à sortir des entrailles ténébreuses de ma mère. Je suis né prématurément, à trente-sept semaines de grossesse. J'étais un bambin de trois kilos, mesurant très précisément cinquante-deux centimètres de long. L'opération, ayant été prévue le sept juillet 2001, a été exécutée en urgence deux jours avant la date prévue. Les infirmières n'ont pas pris le risque de m'extraire par l'entre-cuisse de ma mère, Caroline, car le rebelle que j'étais, et que je suis demeuré toute ma vie, avait pris siège par les pieds. Si par malheur elles l'avaient pris, je ne m'en serais sûrement pas sorti en vie. Ainsi

suis-je né par césarienne. Les femmes chargées de ma venue au monde ont du couper une fente sur le bas du ventre de ma maternelle, y plonger leurs mains gantées et m'extirper des tripes sanglantes de ma mère. Quelle merveilleuse façon d'amorcer sa vie, non? Mais bon, revenons en aux faits. Marc-Antoine Choquette, le bon ami de mon père, a été l'un des premiers à voir ma petite bouille de bambin. Avant même mon père, m'a-t-il souvent répété. Marcus, c'est comme cela que nous l'appelions, a hérité du modeste rôle de parrain et a même mérité une place dans mon nom: Arthur Bastien Léo Marcus Froidevaux. Bastien pour mon père et Froidevaux pour ma mère. Léo, par conséquent, fut le nom d'un grand ami de mon grand-père qui mourut quelques mois avant ma naissance. Ce même grand-père – son nom était Ovide – et sa conjointe, Danielle Turcot, furent aussi présents lors de mon arrivée sur cette terre. Ma marraine, Catherine Sauvé, fut aux premières loges pour me voir et pour, telle est la coutume dans leur famille je suppose, affectueusement me mordiller les pieds.

L'on m'a raconté qu'à mon apparition, mon père, Jacques, a pleuré de bonheur, tellement il était ému. Sans doute, ce jour-ci a-t-il pleuré toutes les larmes de son corps car je ne l'ai plus jamais revu sangloter de la sorte. Tout le monde était ravi de ma naissance. Mais la joie fut de courte durée et le bonheur tourna rapidement au stress intense que procure la mort imminente d'un proche car une infirmière trouble-fête vint annoncer à mes parents que j'étais venu au monde avec un souffle au cœur, ce qui me donnait une espérance de vie d'environ seize à vingt ans. Eh bien, figurez-vous, mes chers petits-enfants, que j'ai vécu presque quatre-vingt-cinq ans! Car, par chance, l'information transmise était erronée. Non sans quelques soupirs de soulagement, mes parents rentrèrent chez eux pour festoyer mon avènement avec, bien entendu, quelques amis et plusieurs membres de nos respectables familles. En voyant tous ces gens me zieuter avidement, j'eus comme l'impression, du haut de mes six heures, d'être le cœur pur de l'attention. C'est que je n'avais jamais vu autant d'individus de toute mon amorce

d'existence! Là-bas, au cœur de mon placenta, où
je serais volontiers resté, je n'avais point vu
d'autre chose en vie que moi-même et quelques
organismes microscopiques plus ou moins
vivants.

Chapitre 2

Ma période de jouvence

J'ai passé une jeunesse agréablement normale et, bien entendu, désespérément brève. Car oui, aussi faux que cela puisse vous paraître, l'enfance est la plus belle période de la vie. La plus belle et la plus courte. L'enfance est pleine de merveilles et d'insouciance, comme une dernière chance de salut avant de tomber dans le néant éternel de la maturité que l'on accumule avec l'âge.

Contrairement à certaines personnes, je n'ai jamais joui, ou ne serait-ce qu'apprécié, cet adultisme si sérieux et si peu jovial. La jeunesse est un voyage dans notre propre imagination, sans préoccupations, sans honte, sans pudeur et, surtout, sans problèmes. En parlant de voyage, j'ai beaucoup voyagé durant mon enfance. Autant

avec ma famille qu'avec les amis. Bien sûr, c'est très différent. J'ai toujours préféré m'enfuir avec mes camarades, n'importe quand, comme ça. Nous partions le soir même de notre décision presque à chaque fois. Nous choisissions le pays au hasard, et nous partions en automobile pour un road trip sans fin. J'ai fait le tour du monde d'innombrables fois, comme ça. Par contre, avec la famille, c'était différent. Nous choisissions toujours les mêmes destinations: la Suisse ou le Mexique. Mais je ne nie pas avoir adoré tous ces voyages, même s'ils étaient quelque peu répétitifs... Une fois, à douze ans, moi, mes parents et mes trois petites pestes de sœurs avons fait un voyage de quelques mois de Montréal à Cap Hatteras, États-Unis... Ma première expérience de road trip. Je vais être honnête avec vous, ce fut les pires vacances de ma vie. Le tiers du temps, nous étions sur la route, à la merci de la douloureuse chaleur de notre Honda Odyssée dorée. Nous dormions dans une tente mitée et mes deux petites sœurs jumelles pleuraient toute la nuit, toutes les nuits. Par contre, je me suis beaucoup amusé dans les énormes

vagues hautes de trois mètres du menaçant Cap Hatteras. Nous avons joué avec des cadavres de méduses, avons adopté un limule et un bernard-l'ermite et fait du surf sur l'Océan Atlantique. Mais revenons à notre sujet véritable. Je me suis très vite adapté au monde moderne. Mes parents, par conséquent, ne se sont pas trop vite adaptés à moi, jeunes adultes qu'ils étaient. Ils étaient toujours occupés à fêter ou à s'accoupler. Ce qui ne les empêchait pas de, entre autres, faire des activités familiales de temps à autres. N'empêche qu'ils avaient quand même du boulot... Ils ne pouvaient pas tout le temps me coltiner avec eux partout où ils allaient. Alors ils m'ont envoyé à la garderie, là où j'ai rencontré une personne qui est longtemps demeurée mon meilleur ami. Une rencontre mémorable. J'étais là, dans la salle de jeux, à m'amuser tranquillement avec des peluches d'animaux, lorsque Thomas Chagnon, le petit nouveau, est entré d'un air préoccupé dans la pièce. Je l'ai regardé, il m'a regardé. Puis, il a détourné son regard vers un petit cheval de bois sur lequel il s'est confortablement installé et a

commencé à se balancer. Quel impardonnable manque de respect! Étant légèrement plus vieux que lui, je me suis levé, je l'ai poussé en bas du cheval et j'ai pris sa place. Il s'est relevé et a fait de même pour moi. En me relevant, j'ai su qu'une éternelle amitié venait de s'être formée. Notre gardienne était nommée – ou surnommée, peut-être – Gigi. Je devine que son vrai nom était probablement Giselle. Elle était d'une gentillesse inouïe. Puis, après quelques années de tendresse de la part de Gigi, j'eus droit à l'éducation montréalaise que j'acquis à l'école primaire St-Jean-de-Brébeuf. J'y restai jusqu'à la cinquième année. Je passai ma sixième en anglais intensif à St-Marc, là où je pus parfaire ma langue seconde. Puis, à l'âge de douze ans, vint mon école secondaire. Mais je considère que mon enfance s'est achevée à ce moment là.

Chapitre 3

Mon adolescence

Ce fut la pire période ma vie. Gérer les études, les petits boulots et les histoires de cœur en même temps, c'est au-delà de ce qu'une personne peut accomplir mais que, pourtant, chaque humain doit traverser. C'est dans le triste ordre des choses. Dès que j'eus atteint l'âge de douze ans, le monde m'apparut soudain plus gris. Pourtant, je n'avais qu'une infime fraction du nombre de problèmes que d'autres personnes avaient. Mais c'est juste l'*adolescence*, je suppose... Dès mon entrée à l'école secondaire Père-Marquette, j'ai eu la révélation de la vocation qui m'était destinée; j'allais devenir écrivain. Supporté et encouragé par mes amis, je poursuivais mon rêve, plus déterminé que jamais. L'écriture est une façon de transmettre

son esprit – ses idées – sur papier et de le partager avec les gens.

Bien sûr, je savais que seuls les grands et talentueux auteurs réussissaient à faire de ce métier leur unique gagne-pain, mais je poursuivais mes études de lettres avec persévérance. Débutant d'abord dans un programme régulier spécialisé en arts plastiques, je pus monter de grade en troisième secondaire pour un niveau on ne peut plus développé: le programme international. Ce fut dur de quitter tous mes camarades de classe mais je le devais, pour le bon développement de mon savoir. Si votre vision de moi vous apparaît comme l'étudiant modèle gouverné par sa gourmandise de la connaissance, elle est fausse. Au contraire, l'école n'était qu'une toute petite chose à part dans ma vie d'adolescent. J'étais des plus vulgaires, immatures et fêtards mais je n'en avais pas honte pour le moins du monde car je n'étais pas seul. Presque tous les ados de presque toutes les classes de presque toutes les écoles m'étaient similaires. Je n'étais qu'une brebis au

milieu d'un troupeau de moutons qui se ressemblaient les uns aux autres. J'étais, pour ainsi dire, le plus normal des normaux.

Mais je ne m'en plaignais pas du tout. Ainsi se résume mon adolescence.



*« L'enfance est pleine de merveilles et d'insouciance,
comme une dernière chance de salut avant de tomber dans
le néant éternel de la maturité que l'on accumule avec
l'âge.»*

Chapitre 4

Ma vie de jeune adulte

J'obtins ma maîtrise de lettres à l'âge de vingt-trois ans, en 2025, à l'université de Paris. Entraîné par ma détermination, je fus engagé par la maison d'édition Folio Junior trois mois plus tard. Puis, j'ai rencontré Lilyanna. Votre grand-mère. Une jeune femme de vingt-et-un ans, pleine de vigueur et débordante de beauté intérieure et extérieure. D'origine arabe, elle avait la peau basanée, de grands yeux verts dans lesquels vous pouviez vous perdre si vous les fixiez trop longtemps, un petit nez aquilin et de longs cheveux bouclés bruns. Elle était drôle, joviale, souriante, ce qui ne l'empêchait pas d'être sérieuse si nécessaire. Elle arrivait à la fin de son bac en médecine, mais elle comptait faire un doctorat car son ultime but était

de devenir docteur. J'ai fait sa connaissance le 8 août 2026, dans une sorte de *rave* dans la forêt quelques mois après la publication de mon premier roman qui n'avait pas été un réel succès. Je dansais sur le bord du lac, saoul mort et aveuglé par les lumières colorées. Le DJ était en feu et la bonne centaine de personnes qui dansaient avec moi se laissaient entraîner par la musique. Celle-ci était une sorte de croisement entre du *drum and bass* et de l'électronique qui me faisait vibrer les tympans. Et j'adorais ça. C'est alors que je l'ai aperçue. Elle était là, sur la piste de danse, probablement beaucoup plus sobre que moi. Ce soir là, elle portait un chemisier blanc avec les manches retroussées au niveau des coudes, une tuque et un long jeans bleu troué. Il devait être au moins trois heures du matin. Je la trouvais mignonne, alors je me suis avancé vers elle pour faire sa connaissance, puis, me ravisant, je me suis souvenu que j'avais beaucoup trop bu. Après une courte réflexion, je continuais mon approche. De toute façon, les femmes me trouvaient plus sympathique lorsque j'étais saoul. À ma grande

surprise, elle était toute aussi ivre que moi. Me révélant que son nom était Lilyanna, elle me parla avec autant d'aisance que si nous étions de bons amis et non comme un parfait inconnu, ce que j'étais. Puis, je l'ai invitée à danser. Ce fut l'un des moments les plus agréables de ma vie. Après un bon trois quarts d'heure de danse, elle me tira par la manche et m'amena sur la rive du lac où, après avoir retiré ses vêtements, elle se rua dans l'eau. Je l'ai regardée patauger quelques minutes puis elle m'invita à la rejoindre. Je ne me fis pas prier. Nous avons barboté dans le lac jusqu'aux premières lueurs. Puis, après s'être dit adieu comme il se doit, nous avons séparé nos chemins. J'ai marché quelques mètres avant d'entendre le bruit des pas de Lilyanna. J'eus à peine le temps de me retourner, elle me sauta au cou et m'embrassa. Un baiser moelleux et plein de tendresse. Après quoi, je ne l'ai plus revue. Du moins, pas pendant quelques temps. Après plusieurs mois, en janvier, je l'ai revue dans la vitrine du Café Lézard, par tout hasard. J'entrai boire une tasse de café en sa compagnie. À mon grand bonheur, elle était

étonnamment heureuse de me voir. Nous avons longuement discuté de la pluie et du beau temps et des petites choses de la vie et, quelques heures plus tard, nous étions en train de nous enfiler comme des lapins. Après avoir démissionné de mon poste dans les éditions Folio Junior, nous avons emménagé ensemble le 28 août 2027, un an et vingt jours après notre première rencontre, dans le joli quartier de Bloomsbury à Londres. Nous eûmes notre premier enfant le 5 juillet 2028. Comme moi. C'était une fille, à laquelle nous avons donné le nom de Sabrina, comme la défunte mère de Lilyanna. Quelque temps après, j'ai publié mon premier roman à succès dans la glorieuse maison d'édition Bloomsbury Publishing: The Golden Crown (La couronne dorée).



« Sans doute, ce jour-ci a-t-il pleuré toutes les larmes de son corps car je ne l'ai plus jamais revu sangloter. »



« J'ai vu Léopold et Sarah grandir très vite. Trop vite. »

Chapitre 5

Ma vie d'adulte

Le premier tome de “The Golden Crown” m’a fait gagner un beau paquet d’argent avec lequel nous avons acheté un logement plus spacieux.

Bloomsbury Publishing a publié le deuxième tome en 2030. Tout aussi payant que le premier, ce volume fut vendu plus de trois milliard cinq cent mille fois à travers le monde. Pendant que Lilyanna s’acharnait à la tâche dans les hôpitaux, je passais le plus clair de mon temps à écrire. Ce qui ne m’a pas empêché d’être un mari et un père exemplaire. Sabrina avait huit ans lorsque nous avons eu Léopold et Sarah, des jumeaux. Nous les avons élevés avec la même tendresse avec laquelle nous avons élevé Sabrina. Ayant achevé le septième tome, je finis d’écrire la série “The

Golden Crown” en 2036. Mon plus grand succès. Chaque tome gagna au moins un prix littéraire, le troisième, battant tous les records, en obtint quatre. J’étais devenu un écrivain de renommée. Nous avons donné une grande fête pour célébrer cet évènement glorieux. Ce fut mon quart-d’heure de gloire. Quelques mois plus tard, le 5 juillet 2045, nous fêtions les anniversaires de Sabrina et de moi-même, lorsqu’un évènement totalement imprévu vint perturber les festivités. Tout le monde souriait en nous observant d’un regard avide, moi et ma fille, s’attendant à nous voir souffler les bougies du somptueux gâteau au fromage recouvert de coulis que nous allions déguster. Puis, Sabrina me sourit. Je la remarquai, esquivai un sourire que je n’eus pas le temps d’achever car soudainement, je laissai tomber ma lourde tête sur le gâteau, inconscient. Il fallut quelques secondes pour que les invités et ma famille comprennent mon état. Puis, lorsqu’ils le firent, ils poussèrent des hurlements stridents et la panique s’installa dans notre salon. Quand je repris connaissance, j’étais couché sur un lit

d'hôpital, ma femme à mon chevet. Je l'observai longuement pleurer puis, je risquai quelques mots. Lorsqu'elle me remarqua, un sourire illumina son visage mouillé. Elle me révéla d'une voix lourde de tristesse que j'avais un souffle au cœur et qu'on allait devoir m'opérer pour m'en transplanter un nouveau. *Un souffle au cœur...* L'information transmise lors de ma naissance n'était donc pas fausse. Après l'opération, elle me dit que j'allais rester dans le coma pendant quelques semaines. Puis, après un doux baiser, elle s'en fut en pleurant. L'heure venue, les hommes en blanc entrèrent avec leur matériel... Des bistouris, des seringues, des boccas... Cela ne me disait rien de bon. Un des hommes s'avança avec une longue seringue et m'injecta un liquide bleuâtre dans les veines de la paume de la main gauche. Puis, je sentis la fatigue m'envahir et je tombai dans les pommes. Quand je me réveillai, j'étais entouré d'infirmières qui m'expliquèrent ce qui allait s'ensuivre. Après trois jours de convalescence, je pus enfin rentrer chez moi. Je fus accueilli de manière phénoménale. Tout le monde me sauta au

cou et je fus attaqué par une pluie de confettis multicolores. Quelques heures plus tard, j'ai été border Sabrina – oui, même si elle avait dix-sept ans – et lui souhaiter bonne nuit. C'est alors qu'un intrus qui m'était inconnu pénétra par la fenêtre et me dévisagea. L'homme était armé. Il me dit : "Vous n'étiez pas à l'hôpital, vous?!". Puis Sabrina s'exclama : "Qu'est-ce que tu fais là, Ryan?!". Le dénommé Ryan lança à ma fille une insulte, lui dit de se taire et lui tira dans la tête. La suite se déroula très vite. J'hurlai de terreur et, pris d'une brusque rage, m'élançai vers l'homme. Celui-ci me tira dans l'épaule à trois reprises. Puis, je le saisis par le collet, le désarmai et lui serrai la gorge jusqu'à ce qu'il meure. Prenant enfin conscience de la douleur, je m'évanouis. De nouveau.

Chapitre 6

L'âge d'or

Je sortis du coma à l'âge de soixante ans. Pourtant, je me souvenais du meurtre de Sabrina comme s'il s'était produit hier. La première chose que je réclamaï en me réveillant sur mon lit d'hôpital, c'était des explications. Le meurtrier s'avérait être l'ex petit ami de Sabrina. Celle ci l'avait trompé avec une autre personne, alors il était revenu se venger... en l'assassinant! Moi et Lilyanna pleurèrent de nombreuses années la mort de Sabrina. L'âme meurtrie comme jamais, je continuais d'écrire avec beaucoup moins de succès qu'avant. J'ai vu Léopold et Sarah grandir très vite. *Trop* vite. L'âge me rattrapa et je m'affaiblissais. Un jour, alors que j'avais presque quatre-vingt-trois ans, j'eus une illumination: je

devais profiter de la vie, car chaque instant pouvait être le dernier sur cette terre. Alors je me suis levé, j'ai pris Lilyanna par la main et nous sommes partis faire une longue promenade dans les rues de Londres. Nous longions les trottoirs, avons fait un tour dans la grande roue et nous avons gambadé dans les parcs. Cette promenade a remis nos sourires en place et ce, jusqu'à la fin de nos jours.



Conclusion

Voilà.

À présent je gis, dans ce lit. Impuissant.

Et j'achève ce dernier récit. Que j'écris pour vous.

Nous sommes en 2085, j'ai quatre-vingt-quatre ans. D'une minute à l'autre, les hommes en blanc vont entrer dans ma chambre et m'injecter une forte dose de morphine. Mes proches assisteront à ma fin. Mon heure vient. Elle vient rapidement.

Que faire? Je ne sais point. Accepter ma mort imminente, je suppose. Après tout, j'ai eu une longue vie bien remplie. Je n'ai pas à me plaindre. Je vous souhaite la même chose.

Adieu.

Arthur Bastien

